

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 39

Artikel: Au service de Naples : (fin)
Autor: Meylan, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208953>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Payé à la journée, un bon compositeur reçoit 14 fr. par semaine.

Pressier : A peu près de même, mais l'ouvrage est sujet à des interruptions plus fréquentes.

Tisserand. — 4 à 5 bz. par jour et nourriture.

2 ½ bz. par aune pour de la toile ordinaire, lorsqu'il travaille à façon sans nourriture. Un ouvrier tisse communément 5 aunes par jour. Dans quelques localités de montagne le prix du tissage est un peu plus bas.

Bûcheron. — 10 bz. et nourriture. A la pièce gagne parfois de 20 à 25 bz. sans nourriture. *St-Georges, etc.*

Tailleuse. — 3 ½ à 4 bz. et nourriture. *St-Prex, etc.*

Lingère. — 3 ½ à 4 bz. et nourriture. *Lausanne, Morges, Bex, St-Prex, etc.*

Modiste. — 5 à 7 bz. et nourriture. *Lausanne.*

Repasseuse. — 5 bz. et nourriture. *Lausanne, Morges, St-Prex, etc.*

Lessiveuse. — 12 bz. sans nourriture. *Lausanne.*

6 bz., soupe le matin, vin. *St-Prex.*

Ouvrière de campagne. — Effeuilleuse : 16 à 18 fr. et nourriture. Il y a 40 ans 12 à 13 fr. *Morges, St-Prex, La Côte.*

Travail pour arracher les mauvaises herbes : 3 à 4 bz. par jour et nourriture.

Aux moissons : 5 à 6 bz. par jour et nourriture.

Prix moyen du blé (froment) sur le marché de Lausanne.

1792 à 1801	30 bz.	le quarteron vaudois (fractions négligées).
1802 à 1811	27 »	»
1812 à 1821	30 »	»
1822 à 1831	20 »	»
1832 à 1841	21 »	»

Prix moyens du bœuf aux grandes boucheries, d'après les taxes de la Municipalité de Lausanne.

1792 à 1801	9 ² / ₁₀	creutz la livre.
1802 à 1811	9 ⁹ / ₁₀	»
1812 à 1821	10 ³ / ₁₀	»
1822 à 1831	9 ⁴ / ₁₀	»
1832 à 1841	11 ⁶ / ₁₀	»

Les prix des 9 dernières années sont relevés sur les registres des établissements de l'Etat, hospices, prisons, etc. Les marchés conclus par ces établissements avec les boucheries de la ville étant environ de demi-batz par livre plus bas que le prix courant, on a tenu compte de cette différence. Les fournitures faites à l'Etat sont en première qualité. Les petites boucheries livrent fréquemment à la consommation des viandes d'un prix un peu moins élevé.

Une bonne raison. — Entre amis :

— N'insistez pas, car je me suis promis de ne jamais retourner au café où vous voulez me conduire.

— Mais pourquoi cette animosité contre le dit café ?

— Parce que la dernière fois que j'y ai été, un monsieur a, par erreur, pris mon vieux pardessus et laissé son pardessus neuf à la place.

— Et c'est de ça que vous vous plaignez ?

— Je ne me plains pas, mais je ne voudrais pas rencontrer le monsieur qui a fait l'échange.

Ah! voilà. — L'avocat de l'accusé au jury :

— Une preuve, Messieurs, que mon client ne jouissait pas de toutes ses facultés intellectuelles, réside dans ce fait qu'il se parlait à haute voix quand il se trouvait seul.

Se tournant vers un témoin :

— N'est-il pas vrai que l'accusé se parlait à lui-même lorsqu'il était seul.

Le témoin. — Je l'ignore.

L'avocat. — Vous devriez pourtant le savoir.

Le témoin. — Je ne me suis jamais trouvé avec lui quand il était seul.

LA BONNE POLITIQUE

Le 1^{er} décembre 1838, de son petit domaine patrimonial de Saint-Point, où il aimait tout particulièrement à passer les rares loisirs qui lui laissait alors la politique et les voyages, Lamartine écrivait ce qui suit, dans une lettre à l'un de ses amis. Il s'agit de la politique, justement. Bien que datant de près de trois quarts de siècle, ces lignes n'ont point vieilli.

Je sais bien qu'on me dit : « Pourquoi parlez-vous ? ne tient-il à vous de vous enfermer dans votre quiétude de poète et de laisser le monde politique travailler pour vous ? » Oui, je sais qu'on me dit cela ; mais je ne réponds pas ; j'ai pitié de ceux qui me le disent.

» Si je me mêlais à la politique par plaisir ou par vanité, on aurait raison ; mais si je m'y mêle par devoir, comme tout passager dans un gros temps met la main à la manœuvre, on a tort ; j'aimerais mieux chanter au soleil sur le pont, mais il faut monter à la vergue et prendre un ris, ou déployer la voile. Le labeur social est le travail quotidien et obligatoire de tout homme qui participe aux périls ou aux bénéfices de la société.

» On se fait une singulière idée de la politique dans notre pays et dans notre temps. Eh ! mon Dieu, il ne s'agit pas le moins du monde pour vous et pour moi de savoir à quelles pauvres et passagères individualités appartiendront quelques années de pouvoir. Qu'importe à l'avenir que telle ou telle année du gouvernement d'un petit pays qu'on appelle la France ait été marquée par le consulat de tels ou tels hommes ? C'est l'affaire de leur gloriole, c'est l'affaire du calendrier. Mais il s'agit de savoir si le monde social avancera ou rétrogradera dans sa route sans terme ; si l'éducation du genre humain se fera par la liberté ou par le despotisme qui l'a si mal élevé jusqu'ici ; si les législations seront l'expression du droit et du devoir de tous ou de la tyrannie de quelques-uns ; si on pourra enseigner à l'humanité à se gouverner par la vertu plus que par la force ; si l'on introduira enfin dans les rapports politiques des hommes entre eux et des nations entre elles ce divin principe de fraternité qui est tombé du ciel sur la terre pour détruire toutes les servitudes et pour sanctifier toutes les disciplines ; si on abolira le meurtre légal ; si on effacera peu à peu du code des nations ce meurtre en masse qu'on appelle la guerre ; si les hommes se gouverneront enfin comme des familles, au lieu de se parquer comme des troupeaux ; si la liberté sainte des consciences grandira enfin avec les limites de la raison, multipliées par le verbe, et si Dieu, s'y réfléchissant de siècle en siècle davantage, sera de siècle en siècle mieux adoré en œuvre et en paroles, en esprit et en vérité. »

LAMARTINE.

LA NOTE

M. R. Marmier, instituteur à Huémoz, nous adresse copie de la note ci-dessous :

« Nos écoles, ajoute notre correspondant, fournissent encore maint ignare ; espérons qu'aucun cependant n'est de la force de cet albergiste savoyard, qui établit la note suivante, il n'y a pas longtemps. »

Soupait.	2.50
Une bouteille bière	0.50
Une tasse de lait	0.15
3 lis 1.50	4.50
4 déjeunai 0.75	2.25
	9.40

Il faut convenir, en effet, que dans notre beau pays, paradis de l'industrie des étrangers, on s'entend beaucoup mieux à faire les notes.

Ce qui, pour nous, est le plus curieux et le plus intéressant aussi dans la note du brave albergiste savoyard, ce ne sont pas les fautes d'orthographe ni même l'erreur d'addition — encore que celle-ci soit au profit du client — c'est la modicité des prix.

Combien de voyageurs, au tarif ci-dessus, s'accommoderaient très aisément de notes farcies de fautes d'orthographe.

Décidément, nous l'avons pu constater tout récemment encore, au cours d'une excursion de quelques jours en ce beau et bon pays de Savoie, peu connu — fort heureusement pour lui et ses amateurs — on y oublie aisément et avec joie, on le devine, le refrain quotidien de chez nous sur le renchérissement de la vie.

Exposition d'aquarelles. — A l'exposition de gravures installée actuellement à l'entresol de la librairie Tarin, au Petit-Chêne-Richemont, succédera, dès le 1^{er} octobre, une exposition des dernières aquarelles de M. A. Hugonnet. Comme pour la précédente, l'entrée est libre.

A l'école. — Le maître questionne ses élèves sur la désignation des diverses espèces de créatures :

— Qu'est-ce que le cheval, le bœuf, l'âne, le chien ?

— Des quadrupèdes ! répondent en chœur les enfants.

— Qu'est-ce que le cygne, l'oie, le canard ?

— Des palmipèdes !

Et ainsi de suite. Puis, tout à coup, le maître demande :

— Qu'est-ce que l'homme ?

Silence général.

— Allons !... Qu'est-ce que l'homme ?

— Un mammifère ! répond timidement un pauvre enfant.

— Un mammifère ?? Et pourquoi ?

— Parce que... parce que... parce qu'y boit du « mame ».

FEUILLETON

Au service de Naples

PAR AUGUSTE MEYLAN

(Fin).

Le jour apparut pâle derrière les monts ; les nuages, chassés par le vent, semblaient flotter au-dessus de nos mâts. Enfin le soleil brilla au ciel et la vapeur passe bruyante dans les cheminées. On appareille. Les chants commencent ; le « Rufst du... » est entonné par douze cents voix. Penchés sur les bastingages, nous regardons, impatients, tapoter dans les vagues les palettes de roues ; puis le sifflet se fait entendre et la terre fi derrière nous. Une joie folle nous envahit, on crie, on rit, on s'embrasse ; Suisses allemands, Suisses français se tendent la main, et un soleil splendide sèche nos vêtements trempés.

Autour du navire, les « pescecane » semblaient nous faire escorte, il y en avait des centaines et des centaines ; ils nageaient, alignés comme des pelotons de soldats ; parfois il s'en détachait un qui faisait deux ou trois fois le tour du vapeur, plongeant devant les roues et se jouant dans les vagues. Les mouettes regagnaient la pleine mer en poussant des cris stridents, et Naples disparaissait dans le bleu de l'horizon.

Avec quelle âme nous chantions :

Vers les rives de France,
Vouions en chantant, etc.

Nous regardions avec effroi ceux de nos camarades qui n'avaient pu prendre place sur les bateaux à vapeur et qui étaient sur un petit navire à voi remorqué lui-même par un de nos steamers. Le corde se tendait par secousse, alors les trois quarts de ceux qui étaient debout tombaient à la renverse ; on riait et l'on était content. Naples avait disparu de l'horizon, on avait dépassé les îles, on ne voyait que la pleine mer, et ces vagues qui s'entrechoquaient aux vagues formaient à perte de vue des lignes que l'œil ne pouvait suivre. Nos roues battaient l'écume, je bénissais la vapeur et sa bien-

faisante célérité. Je croyais déjà voir les grandes tours de Gênes, ses forts poindre à l'horizon, mais le gouvernement napolitain nous réservait encore de longs jours de souffrance.

A 11 heures, au lieu de Gênes, nous vîmes Gaëte et ses fortifications se dessiner. Sur un commandement du vapeur où nous étions, toutes les troupes se dirigent vers la ville. A midi on jette l'ancre, la vapeur crie et meurt dans les tuyaux, nous ne bougeons plus.

Qu'elles furent longues, ces journées de Gaëte ! Impossible de descendre à terre, réduits à nous nourrir d'un biscuit qu'on ne pouvait casser qu'en le lançant à terre, et d'un petit morceau de fromage blanc, salé comme l'eau de mer, dans l'intérieur duquel des vers, pareils à des vers de suif, grouillaient à donner mal au cœur.

Sur nos têtes un soleil de plomb brûlait le pont, aucune place pour étendre nos membres engourdis. L'eau, dans une grande cuve brûlée par le soleil, était plus que tiède, elle était chaude.

Autour de nous, les barques, les patrouilles faisaient bonne garde. Au-dessus de nos têtes les canons des forts étaient braqués sur nos vaisseaux, et le capitaine, tranquille, fumait son havane dans sa cabine et dégustait un sorbet dont la vue seule me donnait soif.

Qu'elles furent longues ces journées des dimanches 10, lundi 11, mardi 12, et mercredi 13 juillet ! Je crus que nous allions mourir à Gaëte.

Le consul sarde, à Gaëte, avait refusé le passage par Gênes, et la France l'accordait par Marseille.

Le mercredi, j'obtins la permission avec trois ou quatre camarades d'aller à terre chez le consul de France. Il y avait dans la barque : Vicarino, de Fribourg, mort dans la Seine, à Paris; Imperatori, officier garibaldien, frère de celui qui commit l'attentat avec Greco et autres, contre l'empereur; puis Barraud, mort en revenant du Mexique. A terre, on nous escorta chez le consul, et les soldats de marine ne nous permirent pas même de nous désaltérer près d'un aquaiolo. Plus tard, Garibaldi a rendu à ces chiens de soldats de marine la monnaie de leur pièce et nous n'avions rien à leur reprocher.

Je jetais, pour passer le temps, par petits morceaux, mon biscuit par dessus le bord; alors du fond de la mer, les « mule » venaient par bandes les prendre avec leurs longs becs; le soir, au coucher du soleil, et comme se donnant le mot, toute la troupe disparaissait dans le fond vert sombre du golfe.

Le mercredi après-midi on nous pria fort poliment, ma foi, et c'était la première fois, de nous atteler aux cordes et de remonter les ancres. Ce fut vite fait; puis les grandes roues commencèrent à battre les flots; Gaëte à son tour disparut à nos yeux. Nous vîmes encore longtemps au-dessus des flots sa grande tour au bord des rochers et derrière les montagnes arides des Etats Romains.

Une brise chaude, amenant avec elle les senteurs de la mer, nous réchauffa pendant cette nuit. Le lendemain, en pleine mer et de temps à autre un bâtiment nous saluait par trois fois sur notre passage.

Chose étrange, le même bâtiment *Vesuvio*, qui m'avait amené, me remmenait.

Nous regardions avidement au loin, cherchant à percevoir l'immensité de l'horizon; mais, hélas ! tous les jours rien. Le jeudi soir, l'île de Corse était à notre gauche; le vendredi, devant nous, les îles d'Hyères et les grandes côtes escarpées, couvertes de moulins à vent. Le lendemain nous eûmes tout le jour, à notre gauche, les côtes de France. Vers le soir, nous passâmes entre la flotte française qui revenait d'Italie. Qu'ils étaient imposants, ces lourds vaisseaux de ligne, élevant et descendant par trois fois le drapeau de la France ! Nos matelots saluaient à leur tour avec le grand drapeau blanc aux armoiries jaunes.

Toulon, dans le lointain, brillait au soleil couchant. Puis des montagnes bleues se succédaient sans relâche, la dernière nuit approchait. Il était bien tard quand nous vîmes des milliers de lumières briller devant nous; nous étions dans le port de Marseille. Sur les murs des jetées, les gamins, voyant nos vestes blanches, criaient : « Eh ! des prisonniers autrichiens. » Notre bateau prit place entre deux grands vapeurs, l'un américain, le *Brigton*, l'autre espagnol, le *Pelasio*. La nuit était belle; cette forêt de mâts, à travers laquelle on distinguait les hautes maisons blanches et les grands écriteaux français, tout cela me semble arrivé d'hier.

Le lendemain matin, chacun sautait de bateau en bateau jusqu'à terre; personne n'aurait osé nous retenir. Une fois à terre, on se retournait, menaçant du doigt cette terre maudite pour le soldat, que symbolisaient encore les vapeurs napolitains.

On nous fit camper sur le plateau de St-Jean, dans un camp que venaient d'abandonner les zouaves. On mit trois ou quatre régiments de ligne en route pour nous rassembler tous. Et les « chasseurs de France », aux uniformes verts, riaient de voir quelques soldats pris de vin. Après tant de privations, on pouvait bien nous passer cela. Dans les rues, les vestes blanches, bras dessus bras dessous, chantaient avec les zouaves bronzés.

Quand la nuit fut venue (c'était le samedi), on nous embarqua, par quarante, dans des wagons à bestiaux, et toute la nuit, sans arrêt, le train roula vers la patrie.

Le dimanche 17 juillet, à deux heures de l'après-midi, le train s'arrêta dans la gare de Genève, au milieu de la foule accourue pour nous voir. Les autorités nous avaient donné pour gardes d'honneur... des gendarmes.

Aujourd'hui, la bannière de la Suisse ne flotte plus qu'en Suisse, et si ses enfants vont grossir les rangs des armées qui asservissent les peuples, c'est une tache qui retombe sur les individus et non sur la nation.

L'histoire impartiale a pris note de cet épisode du Champ-de-Mars, elle l'a classé avec les massacres du 15 mai, les pillages des banques et les mystères de la Vicaria, au bilan du règne des Bourbons.

Les noms des quelques braves qui ont fait plus pour l'unité italienne que toutes les guerres de l'indépendance ont été oubliés et leurs corps jetés dans les grandes fosses du Campo-Santo, pêle-mêle avec les gens du peuple et les lazzaroni. La presse des Bourbons a répandu aux quatre vents de la terre des détails mensongers de l'affaire. D'après elle, les menées révolutionnaires, les agents provocateurs de l'Italie, l'argent de la France, telles étaient les causes de la révolte.

Jamais, quelque détestable qu'ait été la cause qu'ils défendaient, les Suisses n'ont trahi cette cause pour de l'argent, et, nous autres, obscurs soldats de cette époque, nous dirons : « Rappelez-vous ces punitions sans motifs, cette tyrannie barbare, ces coups de bâtons, ces soldats renvoyés chez eux la tête à moitié rasée; rappelez-vous, Ulrich, rappelez-vous ces pauvres galériens assis, pensifs, la chaîne aux pieds, sur les canons de la Darsène, regardant au loin les navires qui emportaient vers la patrie, au milieu de mille clameurs, les heureux congédiés ! »

Le mouchoir. — Un monsieur se trouvait, l'autre jour, en tramway, assis en face de deux gamins abominablement sales. L'un d'eux avait entre autres grand besoin de mouchoir.

Le monsieur, justement dégoûté à cette vue, fait au gamin :

— N'as-tu pas un mouchoir de poche ?

— Oui, que j'en ai un... mais c'est pas pour le prêter !

LE SAPIN DU TRONE

Le plus grand nombre des souverains sont de pauvres diables, assure-t-on, si l'on compare leurs fortunes personnelles ou leurs listes civiles avec les sommes que peuvent dépenser nos modernes milliardaires. M. Rockefeller qui peut payer chaque jour 150,000 francs sans dépasser ses revenus, contempera d'un œil dédaigneux les 3500 francs dont peut disposer M. Fallières.

Que peut bien penser ce dernier, du roi Nicolas de Monténégro, dont la liste civile et les apapages n'atteignent pas 190,000 francs l'an ? Le roi de la Montagne noire pourrait cependant lui donner des leçons et en particulier lui enseigner ce précepte qu'il n'y a pas de petites économies. C'est du moins ce qui résulte d'une légende qui courait récemment et que je veux vous narrer.

Il y a seize ans, le futur roi maria sa fille au souverain d'Italie et, à cette occasion, il s'acheta

un huit-reflets flambant neuf. Dès lors, la mode a un peu changé : la hauteur n'est plus la même et les bords ont été modifiés. Pris d'un mouvement généreux, Nicolas 1^{er} donna le haut de forme à son valet de chambre qui, pour en faire ses beaux dimanches, le porta chez le premier chapelier de Cettigné pour un coup de fer soigné.

L'effet fut foudroyant. Le couvre-chef avait retrouvé ses huit reflets et le roi s'extasia.

— Combien t'a coûté l'opération ?

— Trois couronnes.

— Les voici, rends-moi le chapeau.

Et voilà comment on fait les bonnes maisons.

A qui le crâne ? — Le fossoyeur du village est malade, et c'est l'ami Tâchefer qui a été chargé de le remplacer pour creuser une nouvelle tombe.

La pioche sur l'épaule, il entre à la pinte, où est déjà attablé maître Gustave de la Bombardé, gros bonnet sur tête dure, et municipal depuis nombre d'années.

— Alors, Tâchefer, ça a bien été, au cimetière ? As-tu creusé au moins assez profond ?

— Pardi oui, Gustave; seulement, pense-te voir qu'arrivé tout au fond, j'ai trouvé là une vieille tête; je t'y ai foutu quelques bons coups de pioche, mais y avait pas moyen de l'épicer. Ma foi, je pense que c'était une tête de municipal !

S. N.

Villégiature à la montagne. — Comment ? qu'est-ce que c'est que cette note ? *Chambre à la nuit : 14 francs* ? Et j'ai couché sur le billard !

— Parfaitement, monsieur, c'est conforme au tarif, voyez sur le mur : *Billard à 2 francs l'heure*. Monsieur a occupé le billard pendant sept heures.

Arrosage. — M. X... arrosait l'autre jour son jardin, suivi par son fils cadet qui l'observait avec un vif intérêt.

— Dis, p'pa, pourquoi qu'on arrose les plantes ?

— Mais, mon chéri, c'est parce qu'elles ont soif, et puis, c'est pour les faire pousser.

L'enfant réfléchit un moment, en regardant avec attention son père.

— Alors, dis, p'pa, tu as dû arroser beaucoup tes moustaches, pour qu'elles soient si grandes ?

Le « Major Davel ». — C'est de l'horaire qu'il s'agit ici; l'un des mieux faits et des plus faciles à consulter. Son format portatif, la disposition des matières, l'exactitude et l'abondance des renseignements qu'il donne, lui assurent de plus en plus la faveur dont il jouit. (Hoirs d'Adrien Borgeaud, édit.) Prix : 20 centimes (couverture papier); 30 centimes, avec couverture toile cirée.

Théâtre. — Ce soir samedi, au Théâtre, à 8 1/4 h., le célèbre comédien *Le Bary* nous jouera la non moins célèbre pièce de Rostand, *Cyrano de Bergerac*. Quatre ou cinq des meilleurs artistes du Théâtre de la Porte-Saint-Martin lui donneront la réplique. C'est, on le voit une double aubaine; et quelle aubaine ! — Les billets sont en vente dans les bureaux de location de MM. Tarin et L.-O. Dubois, et le soir à l'entré.

Kursaal. — Le programme de cette semaine ne le cède en rien aux précédents. Toute une série de numéros de choix y figurent. Avec le populaire chanteur « Villa » et sa gracieuse partenaire, il faut mentionner les « Loyals trio de clowns musicaux »; la célèbre « Manola Gaditana », véritable phénomène vocal; la petite « Nana », miniature artistique; les « Minellis », gymnastes extraordinaires; la gracieuse « Avello », équilibriste; les vues du Ciné-Kursaal, si intéressantes; le chanteur excentrique « Ni-quet », très drôle, et les « Bengalis », un numéro délicieux d'originalité.

Cette série d'attractions sera une des dernières, la troupe d'opérette débutant le 13 octobre.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO